



Par
**CLAUDE
WEILL**

L'ère primaire

Lorsque l'orateur commence par un vibrant appel à l'unité et dénonce, main sur le cœur, les funestes forces de division, accrochez vous au fauteuil : ça va cogner. Car le diviseur, bien sûr, c'est l'autre. Pas l'adversaire, pas le leader du camp en face. Non, le proche, le rival, le concurrent. Cet ennemi juré auquel hier encore on donnait du « compagnon » (ou « camarade »). Ah, mes amis, quelle foire d'empoigne ! On peut dire que la double campagne

préliminaire de l'élection présidentielle a commencé très fort, en ce week-end de canicule où l'on entendit Alain Juppé flinguer une à une les propositions avancées par Nicolas Sarkozy (sur le burkini, le regroupement familial, la rétention de sûreté, les impôts, on en passe), François Fillon éreinter avec une cruauté qu'on ne lui connaissait pas celui qu'il a fidèlement servi pendant cinq ans (« *Qui imagine un instant le général de Gaulle mis en examen ?* »).

Tandis que de l'autre côté de l'échiquier politique, les challengers de gauche de François Hollande, condamnés à boxer dans le vide, lâchaient tous leurs coups contre un adversaire fantôme qui a choisi de retarder le plus possible le moment de monter sur le ring.

Telle est la loi des primaires. Et telle, la loi de la politique, où les pires haines, comme dans les romans de Simenon, sont les haines de proximité. Car le gêneur, le nuisible, celui qu'il faut à tout prix éliminer, c'est ce voisin de parti qui s'adresse aux mêmes électeurs que vous, et guigne la même place. Conçu pour revitaliser le débat démocratique en restituant au peuple un pouvoir de désignation qui avait été accaparé par les professionnels

de la politique, le système des primaires s'est imposé et généralisé d'autant plus facilement qu'il semblait devoir combler un double vide : le déficit de représentativité des partis ; la crise de leadership que vivent toutes les grandes formations.

Les Français se sont emparés de cet outil mis à disposition. Et tous les partis ont été obligés de s'y mettre, bien qu'ils en aient. De sorte que la France, avec le zèle des convertis, est devenue en quelques années la championne des primaires. Tous les partis ont la leur. Même les écolos, qui se disputent l'honneur de faire 2%. Et par le croisement des primaires

avec l'élection à deux tours, nous avons même inventé un modèle qui mériterait à coup sûr d'être déposé : le ou la président(e) français (e) est à ma connaissance le seul au monde à être élu au scrutin majoritaire à quatre tours !

En soi, ce n'est pas forcément

« Il ne faut pas attendre des primaires plus qu'elles ne peuvent donner. »

un mal. Dans une démocratie, il n'est jamais mauvais de donner la parole au peuple. Mais outre que le calendrier a été très mal pensé (il serait de bon sens que chaque camp choisisse son champion assez longtemps à l'avance pour pouvoir développer posément son pro-

gramme et se préparer à l'exercice du pouvoir), il ne faut pas attendre des primaires plus qu'elles ne peuvent donner. Aucune primaire ne ressoudra la gauche brisée ; pas plus qu'elle n'éteindra, à droite, la guerre des égots.

A voir, à gauche, le festival de manœuvres et d'intrigues qui entourent la primaire à minima de la « Belle alliance populaire » ; à droite, le festival des promesses et

des surenchères, le carnaval des ambitieux chassant les parrainages comme les enfants cherchent des Pokémons dans les cours d'école, on peut même se demander si les primaires, loin de remédier aux maux de notre démocratie, n'en offrent pas l'image la plus caricaturale...